

Études d'histoire religieuse



Comptes rendus

Volume 81, numéro 1-2, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033259ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033259ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2015). Compte rendu de [Comptes rendus]. *Études d'histoire religieuse*, 81(1-2), 177–197. <https://doi.org/10.7202/1033259ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2015

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes rendus

Marie-Aimée Cliche, *Abuse or Punishment? Violence Toward Children in Quebec Families 1850-1969*, traduit du français par W. Donald Wilson, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2014 [éd. franç., 2007] 394 p.

Il y a plus de vingt ans, l'historienne Mariana Valverde nous a présenté les moyens disciplinaires déployés par l'État et l'Église afin de raffermir la fibre morale des Canadiens à l'aube du vingtième siècle¹. Il nous vient maintenant de Marie-Aimée Cliche un microcosme de ce que Valverde a décrit. D'abord publié en français aux Éditions du Boréal en 2007, *Abuse or Punishment?* paraît dans la série *Studies in Childhood and Family in Canada*, qui compte déjà plusieurs études de marque en histoire sociale.

Auteure de *Fous, ivres ou méchants? Les parents meurtriers au Québec, 1775-1965* (Boréal, 2011) et d'articles traitant des aspects légaux de l'inceste, Cliche entremêle adroitement dans le présent livre l'histoire du genre, de la famille et de la violence. En traçant l'évolution des perceptions du châtiment corporel, Cliche pose un problème historique et social de taille : en quoi les parents sont-ils souverains dans l'éducation de leurs enfants et à quel point les voisins, les organismes sociaux et religieux, ainsi que les tribunaux peuvent-ils se prévaloir d'un droit de regard sur celle-ci ?

Longtemps a-t-on considéré, au Québec, la correction physique, par fessée ou tout autre moyen, comme une manière légitime et importante d'assurer le bon développement moral des enfants. Les parents pouvaient ainsi assurer le bon fonctionnement de l'économie familiale, protéger la bonne réputation de la famille et modeler des enfants vertueux (qui pourraient à leurs tours accomplir convenablement leurs responsabilités parentales) afin d'accomplir le rôle qu'une société chrétienne leur attribuait. Outre les conseils de prélats tels que l'abbé Alexis Mailloux, auteur d'un *Manuel des parents chrétiens*, recommandant en 1851 la modération dans la correction physique, très peu de voix s'élevèrent pour restreindre la souveraineté parentale avant le XX^e siècle, nous indique l'auteure.

1. Voir *The Age of Light, Soap, and Water: Moral Reform in English Canada, 1885-1920*, Toronto, McClelland and Stewart, 1991.

Pour Cliche, ce seront les avancées de la psychologie, le mouvement d'hygiène mentale et l'action des tribunaux qui, ensemble, mineront la liberté de punir jusqu'à l'abus. La mort tragique d'Aurore Gagnon à l'âge de dix ans, en 1920, dont l'histoire fut reprise par le cinéaste Yves Bigras en 1951, marquera une transition encore plus importante. Dès l'entre-deux-guerres, les Québécois sont en majorité citadins. L'émergence d'une culture écrite commune et d'une opinion publique cohérente, le fruit d'une presse urbaine en pleine croissance, permettent une meilleure communication des problèmes d'abus, et le cas d'Aurore Gagnon en est l'exemple le plus flagrant.

Dans les publications populaires de l'époque, Cliche recense quatre figures types qu'on rend principalement coupables d'abus : la belle-mère, le père soûlon, la mère « nerveuse » et les parents souffrant de troubles mentaux. La petite Aurore fut victime du premier type, une belle-mère sadique, que l'opinion publique s'empressa de condamner. Paradoxalement, peut-être parce qu'on ne lui découvrit point d'intempérance ou de lapse moral, le père put s'en tirer mieux. Or le procès des Gagnon révèle, comme ces figures types, les normes de genre de l'époque. Le père étant l'ultime responsable de la discipline domestique, les Québécois ne pouvaient entièrement condamner Téléphore Gagnon sans saper les fondements de l'autorité patriarcale.

Pendant longtemps, cette autorité ou souveraineté patriarcale est demeurée à l'abri de l'intervention de l'État, même de l'Église dans la mesure où la famille se comportait conformément aux valeurs chrétiennes. En dépouillant une grande variété de sources publiées dans l'après-guerre, Cliche explique comment le rôle du père par rapport à la punition a pu être limité dans l'intérêt des enfants. Certaines études psychologiques importées des États-Unis puis vulgarisées au Québec présentèrent comment les châtiments corporels infligés peuvent causer des traumatismes durables. Mais, encore une fois, la presse joua un rôle prédominant dans le changement des mentalités grâce à des journaux comme *Allô Police* et les bandes dessinées, qui exposaient respectivement le tragique et le ridicule des punitions abusives. Alors que les quatre figures types avaient tendance à légitimer les parents violents qui ne pouvaient s'identifier à ces rôles, le discours écrit de l'après-guerre put graduellement marginaliser un geste aussi bien ancré que celui de la fessée. L'intervention de l'État fit suite à ce changement de mentalité. Au moment où les Québécois devenaient « maîtres chez eux », la figure paternelle dut à son tour s'ajuster à de nouvelles normes sociales afin de demeurer maître chez lui.

L'œuvre de Marie-Aimée Cliche est particulièrement importante du fait qu'elle remet en question le caractère distinctif de la société québécoise en Amérique du Nord en ce qui concerne la famille. De nouvelles attitudes quant au châtiment et à l'abus s'installent effectivement avec la Révolution tranquille, mais la réforme politique des années 1960 compte pour très peu

dans ce changement. Selon Cliche, les nouvelles attitudes disciplinaires des Québécois reflètent un changement semblable au Canada anglais et aux États-Unis à la même époque. Les lecteurs sont ainsi invités à considérer le changement social et culturel commun des sociétés nord-américaines lorsque le facteur politique est omis².

À aucun moment, le rôle de l'Église catholique, une puissance politique et sociale distinguant le Québec en Amérique du Nord, ne semble être déterminant. Tel que décrit par l'auteure, ce rôle demeure vague, notamment dans la préservation du pouvoir masculin et du caractère moral de la famille. Le *Manuel* de l'abbé Mailloux, une lettre pastorale des évêques datée de 1894 ainsi qu'une encyclique de Pie XI justifient tous les châtimets corporels, mettant toutefois en garde les parents de ne pas utiliser une force abusive. Le père dominicain Marcel-Marie Desmarais, chroniqueur qui répondait aux inquiétudes des lecteurs à *La Presse*, a souvent offert le même conseil après la Deuxième Guerre mondiale. Les Jésuites de l'École des parents et les pères franciscains ont aussi prôné la modération à cette époque.

Pour Cliche, qui ne voit aucune différence majeure entre confessions religieuses, l'enseignement de la religion catholique n'influence pas directement les punitions qui mènent à l'abus des enfants. La fessée peut bien transcender le temps, la géographie et les particularités ethniques, mais il demeure important d'expliquer en quoi le paradigme catholique a pu modeler l'attitude des parents, notamment dans les comportements à encourager ou à dissuader. Le texte ne révèle pas non plus comment la définition contemporaine de la masculinité et l'identification des prélats au rôle de père de famille ont pu protéger autant l'autonomie (par rapport à l'État et au système judiciaire) que les comportements abusifs de certains environnements domestiques.

Les historiens de la religion au Canada trouveront donc dans cette œuvre plus de questions que de réponses, mais ils se verront enrichis des nombreuses pistes de recherche que l'auteure suggère, par exemple dans l'interaction entre le clergé et les paroissiens au niveau local. De plus, l'organisation de la deuxième moitié du livre est en soi importante, puisqu'elle révèle comment différents types de sources communiquent de façon dissemblable les récits à propos des questions d'abus. Enfin, *Abuse or Punishment?* nous invite à considérer ce qui est «raisonnable» dans la discipline des enfants ainsi que le manque de clarté entre châtimet et abus qui persiste dans la sphère juridique. Le sujet demeure d'actualité.

Patrick Lacroix
Candidat au doctorat
University of New Hampshire

2. Cliche cite à cet effet les études de Mona Gleason et de Neil Sutherland portant sur l'enfance au Canada anglais au cours du vingtième siècle.

Chantal Gauthier et France Lord, *De silence et d'action. Les Franciscaines Missionnaires de Marie au Canada, 1892-2010*, Montréal, Carte blanche, 2014, 408 p.

Toutes deux historiennes de profession, Chantale Gauthier et France Lord se spécialisent dans la reconstitution du passé de diverses congrégations religieuses québécoises (p. ex. les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception ou encore les Sœurs du Bon-Conseil à Cuba), leur travail archivistique de synthétisation ayant quelque chose d'archéologique... Elles convient le lecteur à un voyage au cœur de cet univers qui, à juste titre, peut être qualifié de riche, voire d'effervescent. Ces dernières retracent ainsi dans le présent ouvrage l'itinéraire parcouru par les Franciscaines missionnaires de Marie (FMM), génération après génération... Un itinéraire semé d'embuches et de réussites, accordant une place de premier choix dans le livre *De silence et d'action* à la parole de ces centaines de femmes ayant contribué à faire de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie ce qu'il est aujourd'hui.

L'implantation en sol canadien de cette congrégation, originaire du sud de l'Inde (Ootacamund, Tamil Nadu), remonte à 1892, soit à peine une quinzaine d'années après sa fondation. Elle s'inscrit dans le mouvement plus large, propre au XIX^e siècle, de popularisation de la voie consacrée et, plus spécifiquement, d'internationalisation des missions des communautés religieuses.

De page en page, il est possible de découvrir tout un pan insoupçonné de notre mémoire collective, trop souvent relégué sous le vocable, quelque peu péjoratif, de « vestige ». Les premiers chapitres de cet ouvrage campent le contexte historique de l'installation des FMM au Canada, ainsi que leurs débuts. Les sections subséquentes exposent la réalité des sœurs, tant leurs problèmes, leurs dilemmes que leurs succès. Sont notamment abordées les thématiques concernant la formation, le recrutement et l'expansion de l'Institut, dans ses années fleurissantes, alors que les auteures se penchent également, pour la période de décroissance, sur son avenir, ainsi que son charisme propre. À cela s'ajoute une description précise des infrastructures achetées, construites et modifiées, brossant un tableau à la fois géographique et pratique, mettant en relation les œuvres mises sur pied, les besoins de la population et les ressources de la congrégation. Par ailleurs, tout un chapitre fut dédié à la délicate question du financement, nerf de la guerre de la plupart des communautés religieuses de l'époque. Enfin, Gauthier et Lord établissent un portrait de la dimension relative au missionariat, aussi bien au sein de leur terre d'accueil qu'à travers le monde. En effet, les femmes « missionnées » en viennent rapidement à prendre le voile, mais aussi à prendre le large, devenant « missionnaires » au même titre que les pionnières européennes.

Les auteures ont opté pour une structure à mi-chemin entre les approches chronologique et thématique. De ce fait, les recouvrements et redondances ne

sont pas rares, venant alourdir le texte par moments. De plus, en quelques endroits, le lecteur aura l'impression d'être confronté à un contenu plutôt plaqué que fluide, les énumérations s'étendant sur plusieurs lignes. Cette formule semble néanmoins justifiable, surtout en regard de la quantité phénoménale d'informations qu'elles ont dû vulgariser, schématiser et mettre en lien.

Le peu de profondeur analytique est un autre élément qu'il apparaît important de soulever. En ce sens, quoique brillamment articulé, le propos de ce livre s'en tient davantage à une exposition factuelle qu'à une interprétation poussée des différentes données énoncées. Il est vrai que ce travail demeure une « commande », aspect qu'il serait navrant de ne pas prendre en considération. Ainsi, le cadre imposé s'avère être, somme toute, très présent.

Quoi qu'il en soit, l'humilité avec laquelle les auteures ont pris la peine d'indiquer les contraintes rencontrées et/ou prescrites, tout au long de ce processus, est digne de mention. En effet, peu nombreux sont les chercheurs s'accordant l'espace nécessaire pour la mise à plat du cadre à l'intérieur duquel s'inscrivent leurs ouvrages. Par ailleurs, ces dernières ont pallié astucieusement ces limitations en recourant à des méthodes de collecte de données alternatives ; les anecdotes et les témoignages de tous genres ajoutent une texture narrative singulière au récit. Il ne faudrait omettre de souligner la qualité exceptionnelle de la mise en page, à la fois claire et originale. La pléthore de photographies sélectionnées met intelligemment en valeur le contenu de l'ouvrage.

Les divers aspects évoqués, au cours de ce résumé, portent à croire que le livre *De silence et d'action : les Franciscaines Missionnaires de Marie au Canada 1892-2010*, mérite que la communauté scientifique y porte attention. Accessible, tout type de lecteurs y trouvera son compte, même un néophyte en la matière. Les qualités de vulgarisation et de synthétisation de ces auteures sont remarquables. Qui plus est, au-delà du vécu des FMM en territoire canadien, les auteures tracent un portrait plus global donnant à voir et à comprendre les mécanismes sous-tendant la vie consacrée, au sens large du terme.

Par le biais de cet ouvrage, Gauthier et Lord contribuent à la conservation d'un patrimoine immatériel imposant, constituant une part non négligeable de l'histoire de notre pays, mais également de celle de cet Institut, établi sur les cinq continents. Dans un contexte où la diminution drastique des entrées en religion et le vieillissement des membres actuelles obligent à planifier l'avenir, la transmission devient un enjeu majeur à investiguer.

Audrey Charland
Étudiante à la maîtrise en Sciences des Religions
Université du Québec à Montréal

Danièle Lacasse et Bruce W. Hodgins, *Le Père Paradis, missionnaire colonisateur*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 272 p.

Le père Charles-Alfred-Marie Paradis (1848-1926), ne laisse pas d'être un personnage énigmatique. Tant au séminaire de La Pocatière qu'au noviciat oblat de Lachine, on le dit « revêche et extraverti ». Fier et indiscipliné, selon ses supérieurs oblat, il ne manque ni d'audace ni de capacité lorsque sa volonté l'entraîne dans des combats à l'issue incertaine. Jamais il ne s'avoue vaincu, car son acharnement est grand, sa volonté inflexible, et son énergie débordante.

Aventurier et curieux du nord, il parle la langue algonquine. Il emprunte les voies navigables qui conduisent à Tête-du-Lac (Témiscamingue) et à Moose Factory sur la Baie James pour y rencontrer l'Autre. Ses affectations aux chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau, à la mission de Saint-Claude, sur la rive ouest du lac Témiscamingue, et à quelques endroits du nord de l'Ontario lui font connaître en profondeur le développement de ces régions et ses promoteurs, les barons de la forêt. Son entreprise de colonisation du nord allait se heurter à des forces redoutables et l'amener à livrer des combats renouvelés.

Prêtre-colonisateur, Paradis ne manque pas de projets. Il ne ménage ni ses efforts ni ses adversaires. Il s'en trouve au sein même de sa congrégation, ainsi le père Nedelec, pour estimer que le rôle de colonisateur n'est pas le leur. Tant pis, il va de l'avant et publie son mémoire *Du Témiskaming à la baie d'Hudson* (décembre 1884), qui coïncide avec la création de la Société de colonisation du lac Témiscamingue (1885). L'exploitation des forêts autour des lacs Témiscamingue et Kipawa donne de l'espace utile à l'agriculture. La colonisation de la vallée de la Gatineau laisse percer un semblable espoir. En 1886, des familles en provenance de la Côte-du-Sud se fixent dans le rang VI du canton d'Égan où sont déjà établies quelque soixante autres familles. Ces nouveaux colons usent de leur droit de coupe sur leurs lots, tant pour leurs propres besoins que pour commercer. La Guilmour Brothers Lumber Company qui exploite la forêt du canton depuis dix ans ne l'entend pas ainsi et se dresse contre eux. Le père Paradis prend évidemment parti pour les colons et en appelle à l'opinion publique. « L'affaire Paradis » éclate. Elle va faire grand bruit, car elle suscite la controverse entre la presse conservatrice d'Israël Tarte dans *Le Canadien*, et la presse ultramontaine de Tardivel dans *La Vérité*, ce qui n'est pas un petit paradoxe. L'affaire se complique avec le conflit entre le sénateur John Jones Ross et Paradis. L'ancien premier ministre s'estime diffamé à la suite de l'accusation de Paradis contre un fonctionnaire qui, selon l'oblat, aurait tenté de le corrompre (p. 131).

Cette fois Paradis est allé trop loin. Il a jeté l'émoi dans l'épiscopat et chez les oblats, particulièrement chez le père Augier, le nouveau supérieur

de la congrégation, qui entame l'expulsion de l'insubordonné Paradis. Ses attermoiments ne suffisent pas. Il est exclu de la congrégation, mais reste prêtre néanmoins. Il initie à son tour une poursuite contre son ancienne congrégation, qu'il entend cependant retirer si on l'autorise à fonder une communauté de missionnaires colonisateurs. La réputation de Paradis est encore mise à mal par M^{gr} Taschereau qui note son insubordination chronique. De plus, le père Augier ne manque pas d'affaiblir sa crédibilité à Rome.

En 1895, Paradis se trouve au lac Témagami avec ses missionnaires colonisateurs. Il rêve encore à une grande colonie canadienne-française dans le nord. Il lui consacre de grandes énergies, réussissant à emmener quelque 300 colons à Domrémy, qui rivalise d'attrait avec Verner. En résulte une querelle entre Paradis et les prêtres de Verner, ce qui n'est pas au goût de l'évêque de Peterborough. Après enquête, le prélat enlève à Paradis le droit de dire la messe, ce qu'il recouvrera plus tard. Paradis se retire alors sur ses terres du lac Témagami. Il reçoit encore des appuis qui vont en se réduisant. Il est devenu un réfugié.

Ce qu'on a appelé «L'affaire Paradis» a fait couler beaucoup d'encre à l'époque où les faits se sont produits et, par la suite, dans les récits historiques. Le livre de Lacasse et Hodgins en donne tous les détails. Ce n'est pourtant pas là que réside, selon moi, l'intérêt. Charles-Alfred-Marie Paradis était un bon communicateur. Doué d'une plume facile, il a eu l'habileté d'utiliser la presse de son époque pour faire valoir son point de vue sur la colonisation et pour en dénoncer les obstacles. Ce livre reproduit plusieurs de ses lettres ainsi que des extraits des journaux qui lui ont donné la parole – notamment *L'Opinion publique*. Il a également laissé une riche description du travail en forêt. Grâce à son expérience, il a su démontrer que l'absence de volonté du gouvernement en faveur de la création de réserves forestières nettement délimitées était néfaste à la colonisation. Paradis était également un artiste. Il faut remercier les auteurs de ce livre d'avoir ainsi diffusé les magnifiques aquarelles miniatures peintes par le missionnaire (p. 110-114), ainsi que nombre de ses dessins.

Pour autant, les auteurs auraient pu insister sur le caractère irréaliste de la colonisation des régions les plus au nord du Québec et de l'Ontario et montrer moins d'enthousiasme à l'endroit du projet, bien qu'ici et là, ils jettent un doute sur les entreprises de Paradis. Rien ne convainc non plus que l'Oblat ait mis en péril l'ordre social (p. 218). À l'époque où Paradis sévit, Calixte Marquis (p. 189) n'était plus un agent de la colonisation des Bois-Francs, et les raisons de sa marginalisation sont à chercher ailleurs, dans sa polémique avec M^{gr} Laflèche au sujet de la division du diocèse de Trois-Rivières. Le missionnaire colonisateur (p. 184) dont il est question n'est pas le missionnaire agricole à qui les évêques font appel en 1894, le

rôle de chacun méritait une meilleure définition. Enfin, il aurait été bon que les auteurs s'expliquent davantage sur ce qu'ils désignent comme les « bas fonds » de la politique québécoise où Paradis fut entraîné (p. 218).

Il est vrai que Paradis était un homme de conflit et qu'il nous égare parfois sur sa personnalité, devenant ainsi quelque peu insaisissable. Les auteurs en donnent toutes les dimensions, avec beaucoup, beaucoup de détails.

Jean Roy
Professeur retraité
Centre interuniversitaire d'Études québécoises,
Trois-Rivières

Michel O'Neill, *L'épopée des Petits frères de la Croix. Histoire d'une nouvelle communauté monastique québécoise dans l'Église catholique d'aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 232 p.

Michel O'Neill est un sociologue de la santé qui, maintenant à la retraite, a découvert le monastère de la Croix glorieuse, dans les montagnes de La Malbaie, et a décidé d'y consacrer un ouvrage, avec l'accord de la communauté des Petits frères de la Croix. Le livre est écrit « dans une perspective historique et sociologique et non avec une visée théologique ou religieuse » (p. 6). Il comporte deux parties : une histoire de la communauté et une description de la vie au monastère en 2013, moment de la rédaction.

À l'origine de cette fondation, l'abbé Michel Verret, un prêtre du diocèse de Québec, dont les trois premiers chapitres retracent la trajectoire. Né à Loretteville en 1939, attiré très jeune par la prêtrise, il entre à 20 ans à la Fraternité sacerdotale. Il poursuit ses études théologiques à Rome pendant le concile, de 1962 à 1965. Il doit pourtant les interrompre à cause de la mise en tutelle par Rome de la Fraternité sacerdotale en 1965 et les termine à l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Ordonné prêtre en 1966, il passe trois ans comme vicaire à la paroisse Saint-Malo de Québec.

Aspirant à une vie d'ermite, sur le modèle de Charles de Foucauld, il quitte la Fraternité sacerdotale en 1969, est accepté comme prêtre séculier et devient une des figures marquantes du Renouveau charismatique à Québec. C'est à partir de 1973 qu'il réalise son rêve de devenir ermite : il vivra de 1974 à 1980 dans une maison de Saint-Étienne de Lauzon qu'il nomme l'Ermitage de la Croix. Des couples, un groupe de prêtres, des jeunes s'attachent à lui ; ce sont ces derniers qui le poussent à fonder une communauté, ce qui sera accepté par le diocèse en 1980.

Le groupe emménage d'abord à Valcartier, puis à Saint-Augustin, avant de pouvoir construire en 1991, sur un terrain qui lui a été offert à Sainte-Agnès,

dans Charlevoix, un nouveau monastère, prévu pour 24 moines, au coût de 2,8M\$ entièrement payé en 1994, grâce aux dons d'amis et à une vaste campagne de financement.

La progression de la communauté des Petits frères de la Croix est alors fulgurante : 27 nouveaux postulants arrivent entre 1985 et 1991 et au moment d'emménager au nouveau monastère, la communauté compte 22 moines. C'est alors que survient l'irréparable, en 1993 : l'AVC du père Michel, qui doit démissionner en 1995 et meurt deux ans plus tard. La communauté connaît alors un fort reflux : 9 entrées, mais 18 sorties entre 1994 et 1999. Des «bouversements internes très profonds» se produisent : de 2000 à 2006, Michel O'Neill diagnostique un «creux de vague» qui ramène le nombre de membres à six ; on s'interroge même sur l'avenir. L'espoir renaît en 2007, avec l'arrivée de trois nouveaux postulants. Et depuis lors, jusqu'en 2014 en tout cas, un équilibre fragile se maintient : les moines sont neuf en 2013.

Les trois chapitres suivants décrivent la communauté. Portrait démographique d'abord : de 1980 à 2013, les Petits frères de la Croix (PFC) ont reçu 73 postulants, dont un est décédé (le fondateur) et 63 sont partis. Les neuf moines de 2013 ont entre 39 et 65 ans ; six ont fait partie d'une autre communauté auparavant, cinq ont vécu en couple, quatre ont une formation universitaire, sept sont originaires de villages ruraux. Le parcours est de huit ans avant de prononcer des vœux perpétuels. La communauté compte deux employés (à la cuisine et au secrétariat) ; 2000 amis et bienfaiteurs reçoivent le bulletin annuel *Eaux vives*. Une journée de retrouvailles les réunit chaque 15 août.

Un chapitre présente le charisme des PFC. Ceux-ci s'inspirent avant tout de la vie d'ermite de Charles de Foucauld (1858-1916), dont ils ont adopté le nom (petits frères), l'habit et la devise : les mots *Jesus Caritas* encadrant un cœur rouge surmonté d'une croix. Les deux éléments principaux de leur spiritualité sont l'imitation de la vie cachée de Jésus à Nazareth et l'adoration de l'Eucharistie. Une particularité de la communauté de Sainte-Agnès est l'attachement aux rites et à l'iconographie byzantine.

La vie quotidienne de la communauté fait l'objet du chapitre suivant. L'ouvrage se veut grand public et répond à toutes les questions qu'on peut se poser : comment vivent les moines ? Quel est leur horaire ? Quel est leur parcours de vie ? Qu'arrive-t-il de leurs biens s'ils quittent la communauté ? Sortent-ils du monastère ? Peuvent-ils aller dans leur famille ? Les femmes sont-elles admises dans le monastère ? Les moines se disent séparés du monde, mais utilisent-ils l'internet ? Je laisse le lecteur sur sa curiosité, mais je puis dire que les réponses à ces questions restent dans les meilleures traditions monastiques et, avantage supplémentaire, le chercheur a contacté les sept autres communautés monastiques masculines du Québec et peut comparer les pratiques des PFC avec les leurs.

Restent un dernier chapitre et la conclusion, qui examinent les défis de ce type de communautés au Québec et l'avenir prévisible des PFC. Ce chapitre 7 est vraiment utile : en quelques pages, Michel O'Neill synthétise tout ce qui s'est écrit sur les communautés au Québec, en refaisant leur historique des origines à nos jours, utilisant au mieux les études sur les nouvelles communautés, notamment celles de Rick van Lier. Le sens de la synthèse est ici à son meilleur. Il soulève les questions les plus pertinentes et les jugements émis sont à la fois critiques et perspicaces. L'auteur présente les tendances les plus récentes, par exemple celle qui consiste à considérer les départs comme une étape du parcours de vie. Il analyse les principaux défis : le défi démographique, la mixité, l'internationalisation, la place des laïcs, sans en oublier quelques autres, moins pressants, entre autres, le défi financier, celui des bâtiments appropriés ou la reconnaissance canonique.

Finalement, la conclusion se demande comment la communauté des Petits frères de la Croix peut relever ces défis au cours des prochaines années. La moyenne d'âge en 2013 était de 58 ans, l'âge moyen à l'entrée des moines actuels de 42 ans, ce qui en fait un groupe relativement jeune si on le compare aux autres communautés monastiques. La conclusion est que le monachisme conserve encore aujourd'hui un pouvoir d'attraction et que les PFC ont un charisme original. Ils manifestent « la vitalité paradoxale de l'Église catholique québécoise » (p. 165).

L'auteur a disposé de sources exceptionnelles : le journal personnel de Michel Verret, en dix cahiers, le bulletin *Eaux vives* et 31 entrevues menées auprès d'un grand nombre de personnes engagées dans le projet. Ajoutons que c'est un beau livre : une cinquantaine de photos bien choisies viennent illustrer les 150 pages de texte, en rendant la lecture agréable. Le texte lui-même est clair, bien écrit et bien organisé.

Ce n'est pas tout. L'ouvrage contient également quatre annexes fort instructives. On y trouve les entrées et sorties de chacun des 73 membres dans la communauté de 1980 à 2013 et les parcours de vie des dix membres présents en 2013, vérifiés et autorisés par chacun. Je n'ai jamais vu cela ailleurs : c'est d'une richesse exceptionnelle, à la fois d'un point de vue historique et d'un point de vue sociologique. Ce qui m'a frappé dans ces parcours, c'est qu'ils sont fort mouvementés et qu'en général, les moines viennent de milieux simples. L'ouvrage se termine par une bonne bibliographie, précédée d'une section intitulée « Sources utilisées ». C'est une section riche, mais insuffisamment annoncée en début d'ouvrage. C'est là que l'auteur a placé ses notes et références, mais comme il n'y a pas d'appel de notes, en arrivant à cette section (p. 201-228), on n'a plus du tout le goût de la lire.

Cela n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage, qui constitue un document remarquable non seulement sur l'histoire et la vie des PFC, mais sur

l'ensemble de la vie contemplative masculine au Québec durant le dernier demi-siècle. J'allais oublier la très belle préface de Raymond Lemieux, qui explique en quoi cette histoire est une « épopée » – mot qui ne fait guère partie de mon vocabulaire –, revient sur la « vitalité paradoxale » que j'évoquais à l'instant et vante, fort à propos, « l'empathie et la minutie » de l'auteur. Oui, ce livre vaut le détour.

Guy Laperrière
Professeur retraité
Université de Sherbrooke

Margaret Porter et Lucia Ferretti, *Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul. Dans Charlevoix, tout se berce*, Québec, Septentrion, 2014, 312 p.

En éditant, augmentant et analysant le texte de sœur Margaret Porter, *Mille en moins*³, Lucia Ferretti fournit un ouvrage original, tout en contribuant de manière singulière à l'histoire des hôpitaux psychiatriques québécois. Son livre permet d'ouvrir de multiples portes closes. Bien entendu, celles de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul, mais aussi celles de la congrégation religieuse des Petites Franciscaines de Marie (PFM), qui se décrit elle-même comme « sauvée par les personnes vivant avec des incapacités intellectuelles » (p. 227) ou encore celles d'une société en débat quant à la place à accorder aux gens souffrant d'infirmité ou de déficience, longtemps qualifiés de « montres » (p. 161). Les lecteurs apprécieront de voir que les deux textes sont clairement différenciés, témoignant de la rigueur méthodologique utilisée. De plus, la nouvelle organisation du manuscrit centre le propos sur l'Hôpital, assurant une cohérence thématique de la première à la dernière ligne. L'abondance des chapitres, une vingtaine, peut surprendre, mais chacun suit à la fois une trame chronologique et thématique. Cette organisation autour d'un sujet précis permet d'accéder à diverses réalités de l'Hôpital, telles que les impacts de la construction du chemin de fer (chapitre 8), l'importance des travaux aux champs (chapitre 13) ou encore la place de la musique (chapitre 15). De ces multiples chapitres, on distingue trois grandes trames.

La première section, qui regroupe les chapitres 1 à 9, concerne l'établissement de la congrégation des Petites Franciscaines de Marie à Baie-Saint-Paul, ainsi que la naissance et les premières années de leur œuvre

3. Entre 1975 et 1980, sœur Margaret Porter rédige l'histoire de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul à la demande de la direction, dans le contexte de la désinstitutionnalisation de l'établissement.

principale : l'Hospice Sainte-Anne (1889-1919). D'entrée de jeu, la plume imagée de sœur Porter dessine à grands traits la réalité charlevoisienne d'il y a deux siècles : « Particulièrement à l'automne, Baie-Saint-Paul prend des allures de terres promises et, quand s'enflamme les érables, c'est à en faire perdre le goût d'ailleurs. Tout est mieux ainsi, car ailleurs est tellement loin, tellement difficile d'approche qu'on y pense plusieurs fois avant d'emprunter les chemins des montagnes ou les chemins des grèves » (p. 11). Or, les distances n'effraient guère M. Ambroise Fafard, curé de l'endroit, qui facilite l'établissement d'un groupe de Franciscaines franco-américaines en terre charlevoisienne pour supporter l'œuvre qu'il vient de fonder, l'Hospice Sainte-Anne. Ainsi s'établit la congrégation des Petites Franciscaines de Marie en 1891. On remarque l'abnégation de ces religieuses, qui, sans formations particulières, prennent en charge le soin de « déments séniles, malades, infirmes, cancéreux, femmes et hommes perturbés ou mentalement atteints » (p. 27). Cette résilience est un précieux cadeau, puisque les premières années s'avèrent mouvementées : aux difficultés matérielles et financières s'adjoignent les demandes du gouvernement de transformer l'Hospice en résidence pour « idiots » (p. 39). Cependant, les bonnes nouvelles sont aussi au rendez-vous, alors que nombre de novices enrichissent la congrégation et que les constructions de bâtiments nouveaux agrandissent l'espace et alimentent de multiples projets. Puis, la Grande Guerre inquiète tous les habitants, religieuses et pensionnaires compris, mais sa fin annonce un vent de changement, alors que l'Hospice se transforme peu à peu en Hôpital.

À partir de la seconde partie du livre, qui comprend les chapitres 10 à 16 et qui décrit cette transformation (1919-1965), le rythme de l'argumentaire s'accélère. La vie quotidienne des pensionnaires et des religieuses prend les devants de la scène. Ce sont les années d'expansion, où les constructions nouvelles suffisent à peine à loger confortablement les anciens, mais surtout les nouveaux venus, qui proviennent désormais d'un peu partout dans la province et ont pour caractéristique commune leur jeune âge. D'ailleurs, le chapitre 12 présente avec beaucoup de justesse et d'empathie cette réalité préoccupante : la majorité des nouveaux venus sont des garçonnets, les préjugés valorisant l'adoption des fillettes, jugées plus faciles à « éduquer et à dresser » (p. 136). Sœur Porter qualifie ainsi l'Hôpital de « terminus » (p. 134), puisqu'elle hérite des sujets « jugés irrécupérables et non-intégrables » (p. 138), les autres étant transférés dans d'autres institutions. Les religieuses ne suffisent pas à la tâche, elles embauchent nombre de corps de métiers et de professionnels, en plus de suivre elles-mêmes des formations supplémentaires. Il s'agit aussi des années du Programme-début, un projet pilote visant à évaluer, puis former à la réintégration sociale environ 140 patients sur quelque 1 300 hospitalisés. Cela signe la transformation de l'Hôpital psychiatrique en vecteur de désinstitutionnalisation.

La troisième et dernière section traite de la période de la désinstitutionnalisation de l'Hôpital et couvre les chapitres 17 à 20, ainsi que la conclusion. Les interventions de Ferretti dans le manuscrit de sœur Porter se font plus fréquentes, le tout étant orchestré harmonieusement. On dénote l'enthousiasme de la congrégation à participer à cette nouvelle entreprise, puisqu'elle se distingue par de nombreuses initiatives (création de camps d'été, de programmes de réinsertion sociale, élargissement des critères d'admission à la rééducation pour en faire bénéficier le plus grand nombre de patients possibles, etc.). Cependant, sœur Porter n'est pas tant préoccupé par la réadaptation des patients que par cette société qui s'empresse désormais d'accueillir des gens qu'elle a si longtemps ignorés. Le nouveau paradigme de la réinsertion sociale qui s'établit en déficience intellectuelle cadrera-t-il avec une société qui valorise la normalisation des individus et juge les sujets qui n'atteignent pas des critères précis d'autonomie ? La conclusion du livre, entièrement écrite par Lucia Ferretti, force le lecteur à s'interroger lui aussi : sommes-nous aussi prêts que nous le pensons pour ce vivre ensemble ?

En somme, en plus des nombreuses photographies judicieusement choisies qui rendent les descriptions encore plus vivantes, de même que les citations en exergue présentées en début de chapitre qui mettent la table pour la réflexion qui s'ensuit, cet ouvrage permet d'appréhender une réalité difficile avec sensibilité. En effet, depuis quelques années, plusieurs campagnes publicitaires ont pour objectif de démystifier les maladies mentales. Parler de dépression, de troubles bipolaires, d'anxiété, de troubles alimentaires, etc. s'avère moins honteux et plus habituel qu'il y a à peine cinquante ans. À ces intéressantes avancées sociales, on remarque toutefois que les déficiences intellectuelles et les handicaps physiques et mentaux graves demeurent encore trop souvent des sujets tabous. C'est à ces tabous que s'attaque le présent ouvrage. Avec beaucoup de nuances, de sensibilité et d'humanité, ce livre contribue à jeter un nouvel éclairage sur l'histoire des déficiences intellectuelles au Québec, de même qu'à nourrir une importante réflexion encore trop souvent éclipsée par la société québécoise d'hier et d'aujourd'hui, celles de l'acceptation et de l'intégration sociale des individus qui n'atteignent pas des normes d'autonomie dites « acceptables ». En faisant entrer le lecteur dans l'histoire de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul, un des plus importants hôpitaux psychiatriques du Canada français⁴, par un regard posé de l'intérieur, celui du texte de sœur Porter, ce livre entraîne le lecteur dans les bercements du quotidien. Car une telle réalité ne saurait se comprendre sous la lumière crue des données statistiques ou sous le regard hautain d'un visiteur externe. Seule l'expérience quotidienne de la vie à l'Hôpital pouvait permettre de peindre les nuances nécessaires à la

4. Dont l'Hôpital Saint-Michel Archange à Québec, l'Hôpital Saint-Jean de Dieu à Montréal et l'Hôpital Saint-Julien de Saint-Ferdinand-d'Halifax à Saint-Ferdinand.

compréhension d'une telle réalité. Grâce à l'ingénieuse utilisation combinée des sources et des ouvrages, qui laissent la large part au texte de sœur Porter, l'exercice est amplement réussi. Ce livre, solide tant sur le plan historique que spirituel (p. 7), saura satisfaire tant les historiens que les lecteurs intéressés par l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul, la congrégation des Petites Franciscaines de Marie, l'histoire des déficiences intellectuelles au Québec et ceux et celles qui veulent voir au-delà des apparences. On ne peut qu'apprécier cet effort de contextualisation et d'empathie, malgré un sujet hautement polémique. L'avancement de la connaissance passe par de tels risques.

Myriam Alarie
Candidate à la maîtrise en histoire
Université de Sherbrooke

Marie-Claude Rocher, Marc Pelchat, Philippe Chareyre et Didier Poton, *Huguenots et protestants francophones au Québec. Fragments d'histoire*, Éditions Novalis, Montréal, 2014, 343 p.

Les quinze auteurs ici présents nous offrent un panorama d'à peu près toutes les méthodes historiques pratiquées depuis le renouvellement de l'historiographie française dans les années 1960. Histoire matérielle, histoire sociale, histoire des familles, toponymie, muséologie, ainsi que les enjeux de l'intériorisation de la foi sont utilement convoqués. Plus du tiers du texte porte sur la Nouvelle France. Le conflit entre mémoire et oubli, la grande affaire de toute tentative d'écrire l'histoire, est partout visible. En l'absence de continuité dans les récits, ce milieu n'a pas eu de grands chantages et donc peu de mythologie. Le travail des auteurs n'en est que plus intéressant.

La construction de la légende henricienne, la signature de l'Édit de Nantes et sa Révocation sont présentées avec soin. Le rôle des marchands en Nouvelle France (et environs) est exploré fort utilement. On apprend leurs démêlés avec les autorités catholiques lorsqu'ils souhaitent hiverner sur place; on leur interdit de se réunir pour célébrer leur culte. On voit ces marchands en contact avec les populations aux marges de leur monde, Amérindiens, esclaves noirs et Espagnols. L'article sur les corsaires et flibustiers souligne combien l'économie fut l'atout qui restait aux huguenots et ouvre d'intéressantes perspectives sur le métissage culturel.

Sous le régime anglais, les protestants britanniques bâtissent des églises et ouvrent des cimetières. Les protestants francophones sont exclus de ces derniers, eux qui avaient déjà été exclus des cimetières catholiques. (Premier cimetière protestant bilingue : Montréal 1852). De grands moments scandent l'organisation des institutions protestantes d'expressions

française : l'Institut Feller, ses temples et ses écoles, l'accueil de l'intelligentsia dans l'Institut Canadien, et la publication de l'*Aurore* (1883-1988). L'article sur la toponymie renvoie à Henri Gustave Joly de Lotbinière, mais ne mentionne pas qu'il fut premier ministre du Québec (1878-1879). À partir de 1970, on observe « le retour de la mémoire » alors que plusieurs historiens québécois se mettent à l'œuvre sur ce dossier ; ils scrutent en particulier la présence des protestants dans les archives diocésaines où ils trouvent la lutte contre « les mauvais livres ». (De savants recoupements permettent d'établir que 65 livres huguenots ont trouvé moyen de rejoindre la Nouvelle France). Un solide article sur la période contemporaine (1960-) propose des métaphores pour marquer le contraste ecclésiologique entre catholiques et protestants. Les uns vivent dans une grande maison avec toutes les familles dedans ; les autres sont une grande famille avec plusieurs maisons différentes. L'auteur signale un utile outil annuel de travail pour les chercheurs, le *Répertoire chrétien*. Le tournant pris à l'occasion d'Expo 67, lors de la création d'un Pavillon chrétien élaboré par un groupe œcuménique, est bien souligné, mais ne mentionne pas que le programme fut confié à des artistes et eut recours à des photographies modernes et contemporaines comme moyens de communication. Pas de message doctrinal ; chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle. On peut enfin déplorer le manque d'attention aux relations linguistiques. Le Protestant School Board of Montréal résista longtemps à la création d'écoles francophones. Et l'on connaît le cas de congrégations anglophones en manque de membres qui préférèrent vendre le lieu de culte plutôt qu'expérimenter avec des cultes bilingues.

On me permettra de m'attarder sur une petite perle que j'ai trouvée dans ce riche ouvrage collectif. Il s'agit de l'article sur la nouvelle 67 dans l'*Heptaméron* (publication posthume 1558) de Marguerite de Navarre, sœur de François 1^{er}. Le conte a une base historique. L'expédition Roberval de 1542 découvrit un traître en son sein alors qu'elle était en mer dans le golfe du Saint-Laurent. Le coupable fut aussitôt déposé sur une île ; son épouse qui faisait la traversée avec lui insista pour l'accompagner sur l'île « où n'habitaient que bestes sauvages et cruelles ». (Le conte de la princesse mentionne des lions). Le couple survécut. Mais la mort de l'homme laisse « la pauvre femme » seule. Elle survécut seule. Un bateau de passage vit du feu sur l'île, accosta puis ramena la femme en France. Là, « elle fut reçue à grand honneur de toutes les dames, qui volontiers lui baillaient leurs filles pour apprendre à lire et à écrire. En cet honnête mestier-là gagna le surplus de sa vie, n'ayant d'autre souci que d'exhorter ung chacun à l'amour et confiance de Nostre Seigneur ». L'histoire fut plusieurs fois racontée. Marguerite de Navarre a fait de cette ronbinsonnade une histoire exemplaire, dont le sens contraste vivement avec celui du *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe. L'histoire pitoyable est une parabole évangélique. Le rôle de la femme qui voyageait avec un exemplaire du Nouveau Testament est présenté sous

un jour tout à fait nouveau. Les lecteurs du XVI^e siècle ne s’y trompèrent pas. À la fin de son conte, Marguerite de Navarre ajoute un échange entre les dames de son entourage. Toutes louent la vertu de l’épouse et évoquent «les grâces de notre Seigneur». «Toute vertu vient de lui». À la fin une des dames ajoute que «les bestes ne me mordent point, leur compaignye m’est plus plaisante que des hommes qui sont colerres et insupportables».

Michel Despland
Professeur émérite
Université Concordia

Georges Nicholson, *La chapelle historique du Bon-Pasteur. La maison de la musique*, Montréal, éditions Druide, 2014, 174 p.

L’ouvrage composé par Georges Nicholson nous invite à «mesurer l’importance de la Chapelle historique», à la fois comme lieu de culte attaché au Monastère du Bon-Pasteur; et comme lieu de création et de diffusion de musique classique, jazz et contemporaine participant de la vie artistique et culturelle des Montréalais depuis 1987.

Disons tout de suite qu’il s’agit d’un livre très élégant par son format, sa facture et la qualité de son architecture graphique : les débuts de chapitres sont tous en belle page avec titres en blanc sur fond doré; de très belles illustrations viennent ponctuer la lecture en s’insérant tantôt dans les petits blancs, tantôt dans les blancs de tournant du livre, comme pour nous inciter à parcourir l’histoire dans ses reliefs les plus dynamiques.

L’histoire commence avec celle de la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur d’Angers venue s’installer à Montréal sur l’invitation de Monseigneur Ignace Bourget; ceci, bien sûr, afin d’y accomplir sa mission auprès de jeunes filles égarées ou démunies. L’auteur prend grand soin de nous situer dans le paysage apostolique du Québec des XVIII^e et XIX^e siècles, nous rappelant qu’alors, il fallait «replâtrer les murs chancelants d’une foi branlante» pour mieux abriter les âmes désenchantées des Canadiens français, société meurtrie par des fléaux de mœurs et trahie par une Église ayant pris cause contre les patriotes (chapitre 1).

En tant que patrimoine bâti, le monastère du Bon-Pasteur fut érigé en 1847 pour se voir classer monument historique en 1979 par le Gouvernement du Québec. Au cours des 132 années de ce parcours historique, l’édifice de la rue Sherbrooke connut de belles périodes d’expansion ayant été le «reflet précis de la croissance de Montréal» à une certaine époque; mais aussi des moments plus sombres qui conditionnèrent l’acquisition du monastère en 1983, par la Ville de Montréal, «pour la somme d’un dollar» (chapitre 2).

Mais c'est la vocation musicale de la Chapelle historique du Bon-Pasteur qui constitue le principal objet du livre de Georges Nicholson ; celle-ci s'engage fermement le 18 juin 1987 lors de l'ouverture officielle de cette nouvelle *maison de la culture* s'inscrivant dans le réseau des diffuseurs métropolitains. Depuis, plusieurs Montréalais auront fréquenté cet endroit propice aux rapports historiques et artistiques entre liturgie et musique. Comme en cette occasion du 10 décembre 2008, par exemple, où la pianiste Louise Bessette fit entendre les *Vingt regards sur l'Enfant Jésus*, en ce jour même du centième anniversaire de naissance du compositeur Olivier Messiaen ; ou encore en cet autre moment du 26 novembre 2010 où le compositeur André Villeneuve exprimait, par le truchement de ses interprètes, sa conception *De la vérité*, en *sept chants sur le dit d'Augustin*. Comme l'écrit Nicholson de manière imagée en parlant de la mission artistique de la Chapelle historique du Bon-Pasteur : « [c]e n'est pas le fruit du hasard si le piano y occupe la place de l'autel [...] Depuis 1988, la musique remplace l'hostie et ainsi la flamme brûle toujours, la grâce est maintenue et la messe est toujours dite », bien que le sacrifice ne soit pas le même (chapitre 3).

Du début de ses opérations jusqu'au 29 janvier 2014, la force motrice de la salle de concert abritée par la Chapelle historique du Bon-Pasteur - l'auteur nous le fait bien comprendre -, c'est Guy Soucie, à qui plusieurs pages du livre sont consacrées. Nicholson y trace le parcours de la formation et de la carrière de Soucie, un agent culturel déterminé dont les activités professionnelles l'auront conduit à poser sa candidature à la direction de la *Maison de la culture* de la rue Sherbrooke. Cet hommage respectueux est assurément mérité, mais serait sans doute moins poignant pour le lecteur si l'auteur n'y avait ajouté plus d'une cinquantaine de marques indélébiles de gratitude laissées à Guy Soucie par autant de musiciens à l'occasion de leur passage à la Chapelle historique. Tous ces mots choisis, presque intimes qu'il nous est prêté de lire dans la marge du récit central, se disposent comme autant de couplets d'un hymne à la ferveur de Soucie pour sa mission culturelle. Les musicologues aimeront y apprendre qu'entre le *Fazioli* de la salle et le pianiste Louis-Philippe Pelletier s'était « installée une complicité » à la faveur de l'intégrale de Debussy (1996) ; ou encore que le prestigieux critique musical Harold C. Schonberg, du *New York Times*, avait favorablement évalué les qualités acoustiques de la Chapelle historique du Bon-Pasteur, les décrivant comme étant « *as good as any I have heard anywhere* » (1988).

Une autre part du livre de Nicholson qui trouvera sans doute un lectorat chez les musiciens et musicologues intéressés par les phénomènes de diffusion sur le territoire montréalais est celle où sont relatées les alliances entre la salle de concert, les musiciens et leurs institutions de formation,

leurs ensembles et leurs projets de composition. C'est en réalité « un quart de siècle d'activités » musicales que consignent les calendriers d'activités programmés par Guy Soucie à la direction de la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Grâce à un travail minutieux dans les archives de la « chapelle de la rue Sherbrooke », l'auteur nous permet de saisir en quelques secondes la part importante des œuvres québécoises contemporaines qui « auront été jouées et entendues pour la première fois dans l'enceinte historique de la Chapelle du Bon-Pasteur » (p. 152).

Ainsi, refermant ce livre, je me fais volontiers cette réflexion de concert avec l'auteur, confirmant de ce fait à M. Nicholson qu'il aura atteint son objectif : celui de me faire réaliser à quel point la Chapelle historique du Bon-Pasteur tient une place inestimable sur la scène musicale québécoise, tant par son rôle que par sa prestance et sa valeur historique. Et j'ajoute encore : « Je devrais y venir plus souvent... » À la fois pour le culte et pour la culture qui s'y déploient.

Sylvie Genest
Professeure
Université du Québec à Montréal

Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p.

Voici un ouvrage qui est passionnant pour les littéraires, les féministes et toutes les femmes qui à un moment donné de leur vie, ont tenu un journal, entretenu une correspondance ou projeté d'écrire leur autobiographie. Lectrices, (car n'en doutez pas, c'est vous les femmes qui faites rouler la littérature), lisez ce livre qui vous révélera qu'au-delà de la lecture, il y a l'écriture, l'écriture qui libère, organise, exprime et construit. Le sous-titre « *se faire et se dire par l'écriture intime* » définit la problématique qui a présidé au choix des ouvrages analysés.

Se dire, se faire par l'écriture intime. À l'heure des textos et de l'écriture minimaliste, tout cela peut sembler étrangement démodé. À l'heure où, du milieu de la politique, des affaires ou des variétés, foisonnent les récits autobiographiques écrits par des scribes de service mais signés par des personnes connues, pourquoi s'intéresser aux écrits intimes d'obscures inconnues ? Parce que cette analyse permet de mieux circonscrire les difficultés inhérentes à la construction du sujet féminin, dans la société, dans l'histoire comme dans la littérature.

Patricia Smart avait le projet de scruter les expériences des femmes tout au long des quatre siècles de notre histoire collective, en recherchant des

écrits personnels de femmes. À sa grande surprise, elle n'a trouvé aucune autobiographie de femme entre 1654 et l'année 1965. Elle a donc élargi sa recherche aux correspondances et au journal intime, ce qui lui a permis d'explorer un corpus un peu plus vaste. D'où son plan : 1. Écrire pour Dieu : l'ère mystique ; 2. Écrire pour autrui : la correspondance ; 3. Écrire pour soi : le journal intime ; 4. Écrire pour se mettre au monde : l'âge de l'autobiographie.

Le sous-titre du livre exprime bien le propos de l'étude : la venue à l'écriture fait partie intégrante de la quête de soi et de la prise de possession du monde. Ce sont ces textes que Patricia Smart a choisi d'analyser. Et cela nous vaut une plongée fascinante au cœur de la psyché féminine. Ressort de cette étude passionnante « la difficulté d'être soi-même, d'être femme dans un monde qui ne reconnaît pas l'existence de la femme-sujet. Est-ce une pure coïncidence, demande Smart, si l'histoire racontée dans ces écrits de femmes, commence et se termine par le double constat de l'insuffisance du moi et du besoin de punir le corps et de se sacrifier sur l'autel de l'Autre ? » (p. 397)

Son angle d'approche lui permet de nous livrer des interprétations inédites sur « l'épopée mystique » (Chapitre 1 et 2). Après toutes les études sur Marie de l'Incarnation, elle réussit à nous faire pénétrer dans le paradoxe mystique qui incite à l'« anéantissement du moi », rendant ainsi accessible l'expérience spirituelle ; elle examine aussi les écrits historiques des premières fondatrices, et rapporte les circonstances matérielles de l'« aspiration au martyr » des premières religieuses. Elle a même trouvé une déclaration qu'elle qualifie justement de féministe, lorsque les religieuses, après une maladie qui les avait éloignées de leur hôpital abandonné aux soins (?) des jésuites, reviennent au logis : « elle trouva un ménage d'homme, c'est-à-dire fort malpropre et en désordre : le linge était de tous côtés, pourri et gâté et tout était si plein d'ordure qu'elle eut bien de la peine à nettoyer » (p. 40).

Elle jette aussi un regard pénétrant sur la correspondance d'Élisabeth Bégon, au-delà des anecdotes décrivant la société du XVIII^e siècle (Chapitre 3). Même si cette femme se conforme au modèle féminin que la société attend d'elle, « elle sent le besoin de se retirer chaque jour dans la solitude de l'écriture, s'entretenant à distance avec un interlocuteur absent qui lui sert de rempart contre la tristesse et sur lequel elle projette son espérance de jours meilleurs » (p.107).

Le chapitre suivant propose une analyse nuancée du caractère et de la personnalité de Julie Papineau, entre les interprétations sexistes de l'historien Fernand Ouellet et le récit sentimental de la romancière Micheline Lachance (Chapitre 4). « Deux siècles et demi plus tard (après le rêve mystique), ces idéaux de sacrifice et d'abnégation, transmis par une éducation étroite qui conditionnait la jeune fille dès le berceau qu'à être épouse et mère, sont

devenus des outils pour enlever aux femmes toute possibilité de choix et toute liberté d'action » (p. 160). Une plongée dans quelques journaux intimes de jeunes filles qui ont été conservés – Marie-Louise Globensky (1864-1866), Alice Dessaulles (1880), Joséphine et Hortense Cartier (1871-1873), Michelle Le Normand (1909-1919) et Ghislaine Perrault (1922-1936) – illustre l'impossibilité affolante d'être soi ! (Chapitre 5).

Le chapitre 6 est consacré à deux journaux intimes de femmes remarquables, Henriette Dessaulles et Joséphine Marchand, deux exemples singuliers d'indépendance intellectuelle et personnelle à l'aube du féminisme organisé. Le chapitre 7 aborde trois journaux intimes de mères de famille : Angélique Hay-Desrivières (1843-1872), Lady Lacoste (1888-1919) et surtout Michelle le Normand (1918-1964). Si les deux premiers sont plutôt convenus, le troisième est presque troublant, avec le drame de l'épouse effacée douloureusement derrière un mari compliqué, déprimé, malade et exigeant, situation qui entrave sa propre vocation littéraire.

Le chapitre 8 porte exclusivement sur les écrits autobiographiques de Claire Martin : *Enfin, Claire Martin vint*. Smart permet de comprendre le rôle de l'écriture autobiographique dans la vocation littéraire de Claire Martin. Elle en profite, au passage, pour faire la différence entre « l'autobiographie » et « les mémoires », selon la théorie de Philippe Lejeune (*Le pacte autobiographique*, 1975). On assiste à « la lente accession de l'héroïne à la liberté [...], inimaginable sans le regard critique jeté sur les obstacles jetés à cette liberté que sont la famille, les pensionnats et la société au sens large ». Smart fait remarquer comment Claire Martin « insiste sur la valeur représentative de ses expériences, inscrivant sa propre histoire dans celle de son époque » (p. 289). Si vous avez lu Claire Martin, vous serez comblées. Si vous ne l'avez pas lue, vous vous précipitez sur *Dans un gant de fer*.

Dans cette perspective, on comprend mieux que Smart ait écarté de son corpus, tous ces livres de « Mémoires » qui ont foisonné durant les années 1970 et 1980 et qui ont servi de base à l'ouvrage de Denise Lemieux et Lucie Mercier : *Les femmes au tournant du siècle* (IQRC, 1989). Ces mémoires sont surtout extérieurs et centrés sur la vie quotidienne et non pas sur la construction de l'autonomie personnelle. On aurait aimé, toutefois, que Patricia Smart nous explique son omission.

Le chapitre 9, intitulé *Grandir pauvre à Montréal (1930-1960)* porte sur les écrits autobiographiques de quelques femmes souvent très connues : Lise Payette, France Théoret, Denise Bombardier, Marcelle Brisson et Adèle Lauzon. Tous ces écrits sont des « récits de mise au monde qui retracent le chemin suivi et les obstacles surmontés dans le cadre d'un processus qui mène à l'acceptation de soi et à une parole autonome (p. 329) » en dépit d'une enfance passée dans un milieu pauvre. « Malgré leurs différences, chacune

des auteures fait preuve non seulement d'une grande maîtrise de soi et de l'écriture, mais aussi de la capacité de regarder sa vie comme une totalité et d'en rendre compte, ce qui est la condition *sine qua non* de l'écriture autobiographique (p. 330)».

Dans le chapitre 10 «Difficiles naissances à soi : le corps à corps avec la mère», Smart élargit quelque peu son corpus en y intégrant deux films. On a ainsi des propos qui nous semblent un peu trop brefs sur les cinéastes Anne-Claire Poirier et Paule Baillargeon. Mais surtout, elle illustre la «difficile naissance de femmes qui doivent lutter contre l'emprise de la mère afin d'accéder à l'autonomie (...) explorer le terrain miné de sa relation avec sa mère afin de se comprendre elle-même et de rendre compte de son parcours de vie». Toutes ces femmes sont des écrivaines. On assiste ainsi à l'éclosion de leur «vocation» à travers la lutte contre la mère. Thérèse Renaud, Paule Saint-Onge, et surtout Gabrielle Roy, sont abordées, de même que Denise Desautels, Diane-Monique Daviau, France Théoret et Francine Noël. Ici, le terrain d'investigation est immense, les propos nuancés et l'ensemble permet de comprendre, surtout pour les plus jeunes de ces femmes, l'importance de grandir dans le climat de la Révolution tranquille et de la révolution féministe. La présence de Gabrielle Roy dans ce chapitre peut étonner, mais cela nous vaut une analyse complètement renouvelée de la personnalité de Gabrielle Roy, au-delà de la biographie de François Ricard, à travers les pages de «*La détresse et l'enchantement*» et surtout de «*Le temps m'a manqué*». Toute l'ambivalence de la relation avec sa mère y prend un relief saisissant et on découvre la difficile naissance à l'écriture romanesque.

Enfin, le dernier chapitre est consacré aux écrits de Nelly Arcan. Patricia Smart a réussi à décoder le message douloureux de la jeune écrivaine, morte à 36 ans en 2009. «*Vouloir mourir est une chose qui se développe et qui arrive quand on est mangé par son propre reflet dans le miroir. Se suicider, c'est refuser de se cannibaliser*» (Nelly Arcan). Comme l'explique Patricia Smart, «Nelly Arcan est une voix tragique, un être assoiffé d'amour dans le désert d'une société post-moderne qui ne valorise que les apparences et la consommation».

Merci à Patricia Smart de nous offrir cette plongée éclairante dans les récits autobiographiques des femmes.

Micheline Dumont
Professeure émérite
Université de Sherbrooke